Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 45 (1916)

Heft: 16

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SONNET

Plus de droit, mais la force aveugle de la guerre !
Femmes, traités sont faits pour être violés,
Enfants, civils, soldats, pour être mutilés,
Et quiconque résiste, écrasé comme verre.

Sans cesse on voit passer des convois d'exilés
Qui pleurent sans espoir leur toit, leur coin de terre.
Depuis plus de deux ans gronde l'affreux tonnerre
Qui met en deuil partout les peuples affolés.

Jamais aux temps anciens de sombre barbarie,
On ne vit tel carnage et telle boucherie,
Autant de crime, autant de cruauté sans nom.

Et quand l'homme à son frère est plus mauvais qu'un fauve,
Osera-t-on prétendre encore qu'il est bon ?
Reviens, Seigneur, reviens, et que ton bras nous sauve.

A. D.

ÉCHOS DE LA PRESSE

Respect de l'enfant. — Si petit qu'il soit votre enfant est une personne et non une chose. Ne le traitez donc jamais comme un jouet pour vous divertir ou amuser la société. Il a une âme créée à l'image de Dieu et c'est cette âme qui fait sa grandeur, sa dignité, malgré sa faiblesse naturelle. Dans la manière de le tenir, de le caresser, de lui parler, il faut toujours voir son âme plus que son corps. De plus, soyez toujours francs avec lui, car il a droit à la vérité.

Bon exemple. — Si devant vos enfants, vous émettez des idées, vous prononcez des paroles, vous faites des actes qui soient répréhensibles, vous perdrez leur estime et votre autorité sur eux. Si vous ne vous respectez pas vous-mêmes, comment voulez-vous que vos enfants consentent à vous respecter? L'enfant pense, parle, agit comme il voit penser, parler, agir ceux qui l'entourent.

Obéissance. — 1° Il ne faut jamais céder au caprice de l'enfant. Si vous capitulez une fois devant ses cris, ses exigences, sa mauvaise humeur, vous n'en serez plus maîtres. Ne vous laissez donc pas émouvoir par ses larmes et ses plaintes. Quand il aura vu une bonne fois que vous ne cédez pas, il se le tiendra pour dit. Dans le cas où il se mettrait en révolte, infligez-lui une bonne correction ; s'il est en rage extrême, en crise exaspérante, un verre d'eau à la figure, ou un linge mouillé le calmeront. Mais surtout restez calmes vous-mêmes.

2° Il ne faut jamais céder devant la résistance d'un enfant, parce que ce serait abdiquer son autorité et avouer son impuissance. En revanche, il faut savoir encourager et féliciter un enfant, dès qu'on le voit montrer un peu de bonne volonté.

3° Il ne faut pas être minutieux et tracassiers dans le commandement. En harcelant continuellement l'enfant, en le réprimandant sans cesse vous ne ferez que l'irriter et vous userez bientôt toute votre autorité. Commandez et défendez le moins possible. Laissez l'enfant tranquille et n'ayez pas l'air d'être toujours occupés de lui. Surtout ne donnez pas à l'enfant des ordres contradictoires.

4° Au reste en général, parlez peu à vos enfants, commandez-leur en peu de mots nets, brefs, fermes, et sans jamais crier. Essayez de commander à voix basse et dans le tuyau de l'oreille, vous verrez comme, flattés de votre confiance et de cette façon d'agir, ils s'empresseront de vous obéir. C'est là un vrai secret pour bien élever les enfants : le silence ou peu de paroles.

Instruction. — Dire à l'enfant : « Apprends bien ton catéchisme » ne suffit pas ; se fâcher et le punir quand il n'apprend pas ou parce qu'il a du mal à apprendre ne facilite pas sa tâche et lui fait plutôt prendre le catéchisme en dégoût. Mieux vaut lui expliquer sa leçon : de cette façon il apprendra intelligemment et non comme un perroquet ; comprenant le sens des mots, il retiendra plus facilement ; enfin, les explications données avec patience par les parents lui prouveront que ses parents ont du dévouement pour lui et de l'estime pour le catéchisme, et il s'appliquera mieux. (*Bulletin parois ial.*)

* * *

Le passage suivant du Mémoire, adressé à l'Ecole polytechnique fédérale par la Commission chargée de préaviser sur la question de l'éducation nationale, mérite d'être relevé :

La Commission a examiné en détail une question de principe connexe à la précédente (difficulté pour les élèves de l'Ecole polytechnique de suivre les cours libres), mais d'une portée plus générale. Elle estime qu'une des causes essentielles du défaut de culture générale de notre jeunesse réside dans la manière dont s'effectue son développement intellectuel en général.

De longue date, les professeurs de l'Ecole polytechnique fédérale constatent combien les étudiants possèdent peu leur langue ; la lourdeur d'expression et le défaut d'habileté lorsqu'il s'agit d'opérer avec des notions abstraites, sont des défauts qui se manifestent, non seulement lors des répétitions et des examens oraux, mais aussi dans les travaux écrits de diplôme et parfois même dans ceux de doctorat. Apparemment nos écoles secondaires n'ont pas assez de temps à consacrer à la langue maternelle ; bien souvent aussi il n'est pas tenu compte suffisamment, dans l'enseignement scientifique, de l'importance de la langue en tant que facteur du développement intellectuel. Or, en ne comprenant, dans son programme normal d'études ainsi que dans ses règlements de diplôme, que des connaissances spéciales, l'Ecole polytechnique fédérale ne fait pour sa part qu'aggraver le mal.

La perspective des examens ne peut pousser le futur technicien que dans le sens de ses études spéciales, alors que précisément il se trouve à l'âge où son intelligence serait le plus accessible à des préoccupations d'ordre plus élevé. Les funestes conséquences d'un tel système ne sont que trop manifestes ; il suffit de constater que les techniciens qui sortent des écoles spéciales se plaignent généralement de ne rencontrer ni auprès des administrations ni dans la vie civile la considération qui leur est due ; de même parmi les praticiens de valeur, combien n'en est-il pas qui reconnaissent que certaines voies se seraient ouvertes à eux plus facilement, s'ils avaient moins tardé à se dégager de leur excessive spécialisation.

* * *

Extrait d'un remarquable article que M. le recteur Jaccoud vient de publier dans la *Liberté :*

On s'aperçoit enfin, un peu partout, que les années de collège consacrées aux lettres ne sont pas du temps perdu, mais qu'il en résulte une formation supérieure que rien ne saurait remplacer et qui est indispensable dans certaines carrières.

A l'époque déjà éloignée, et par conséquent peu connue de la génération actuelle, où l'on reprochait aux Jésuites d'imposer indistinctement à tous les élèves les études classiques de huit ans, l'expérience d'une formation moins littéraire et plus économique n'avait pas encore pu se faire, et le grief, sans être entièrement fondé, se comprenait jusqu'à un certain point. Pourquoi ne pas simplifier les études en allant directement au but, en s'en tenant à une formation pratique, pour laquelle le français et l'allemand, envisagés exclusivement au point de vue de leur usage, puis le calcul, la comptabilité, la géographie et quelques notions d'histoire, enfin les sciences, à raison de leurs applications industrielles, suffiraient pleinement ? On laisserait les humanités et la philosophie aux lettrés, aux juristes et aux théologiens, qui seuls, croyait-on, en auraient besoin. Le but serait d'autant mieux atteint que rien n'en détournerait plus, et il y aurait, en outre, une précieuse économie de temps et d'argent.

La conclusion n'était vraie qu'en partie, pour autant que le développement dû aux études classiques ne s'imposât pas. Le petit commerce et l'industrie ordinaire, non plus que les fonctions subalternes des diverses administrations, ne demandent une intelligence supérieure ; l'établissement d'une école industrielle ou professionnelle se légitimait donc. Mais on voulait avoir des ingénieurs et des commerçants capables d'organiser les entreprises, de les faire valoir aux yeux du public, de les défendre dans les assemblées législatives, de les représenter envers et contre tous, et il fallait, à cet effet, des hommes dont la pensée, assouplie par de longs exercices et nourrie de fortes doctrines, fût maîtresse d'elle-même et sût s'imposer par la parole et les divers moyens de publicité. Ce grand art, un en soi bien que triple dans sa manifestation, art de penser, de parler et d'écrire, qui, sous les noms de grammaire, de rhétorique et de dialectique, forme le fond des études classiques, reprenait toute sa raison d'être comme étant l'unique moyen d'arriver à la véritable supériorité intellectuelle.

Les novateurs auraient pu le comprendre, si, indépendamment de l'esprit de parti et de l'appui que le rationalisme antichrétien prêtait à leur utilitarisme, ils ne s'étaient pas laissé éblouir par le prestige de la science : la formation scientifique, croyaient-ils, remplacerait avantageusement la formation littéraire ou classique ; en faisant des mathématiques, de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle, on se formerait tout aussi bien et même mieux.

Nous sommes persuadé que le manque de formation générale, disons plutôt, pour être plus exact, de formation intellectuelle, provient surtout de l'influence exercée par la tendance *réale* telle que nous l'avons définie, telle qu'elle résulte des programmes et des méthodes, telle enfin, ajouterons-nous, que parfois les élèves et les maîtres chrétiens la subissent eux-mêmes sans s'en douter et sans en soupçonner les inconvénients. L'esprit n'est complètement maître de lui-même, il n'a toute sa supériorité que lorsque, n'étant plus tourné vers le monde extérieur, il se concentre dans sa sphère à lui, et c'est ce qu'il fait par la réflexion, l'abstraction et le raisonnement, trois modes d'agir dont la tendance *réale* le déshabitue, en ramenant tout à l'intuition et à l'analyse matérielle suivie de généralisation. Par les exercices infiniment variés de grammaire, de rhétorique et de dialectique, qui obligent constamment à dégager la pensée et à travailler sur elle, les humanités affranchissent peu à peu l'esprit et le mettent à même d'agir à sa façon, sur la base, qui lui est propre, de l'universel et des principes absolus ; ce qui ne l'empêche pas de s'occuper en même temps de cette belle forme qui est, pour la pensée, comme un vêtement extérieur, tout tissé d'images sensibles, de figures et, suivant l'expression reçue, de fleurs de rhétorique. Il y a là pour l'esprit une façon tout autre de travailler et de se développer, et il ne faudrait pas croire que, pour s'être écarté de la réalité corporelle et en emportant ainsi les dépouilles, il se trouve désormais dans le vide ; c'est dans un monde nouveau et dans un monde à lui qu'il se meut et qu'il évolue, monde des pensées, des sentiments, des qualités morales, du devoir, de la justice, du droit, de l'idéal, monde, quoi qu'en pensent les matérialistes, non moins réel que celui des corps, parce que tout y existe bel et bien, et parce qu'il a à sa base les êtres les plus réels de tous, nos âmes à nous, et, par-dessus tout, Dieu...

Aux yeux des rationalistes, il n'y aurait de réel, si l'on est grossièrement matérialiste à la façon de Büchner, que les corps proprement dits, et, si l'on se rattache au subjectivisme de Kant, que les phénomènes, formés de nos pensées, simples sensations plus ou moins remaniées et dites spirituelles. D'êtres spirituels existant en soi, véritables substances ayant leurs opérations à elles, il n'y en aurait point, ou, ce qui revient au même, nous ne saurions rien, nous ne pourrions rien savoir ni affirmer à leur sujet. En tout cas, la métaphysique disparaîtrait. Depuis que le moniste Hæckel a vieilli, cette tendance est représentée par le chimiste Ostwald, dont la philosophie scientifique, véritable jeu de l'imagination travaillant sur les données des sciences positives, a été traduite en français.

Sans pousser la chose si loin, sans même se préoccuper de doctrines, une école *réale* applique exclusivement l'esprit à l'étude des réalités

concrètes qui se perçoivent par les sens ; les choses spirituelles, celles qui ont leur siège dans l'âme humaine et en général dans les esprits, ne l'intéressent pas et ne rentrent pas dans son programme ; en tout cas, elle ne les envisage que dans leurs rapports avec le monde extérieur, auquel la dénomination de réel est attribuée, sinon d'une façon exclusive, du moins comme lui convenant par excellence. Professeurs et élèves peuvent rester pratiquement chrétiens, car si la religion n'est pas écartée, bien que, si elle figure au programme, elle s'y trouve sans rapports avec les autres branches. Mais l'esprit contracte peu à peu l'habitude de ne penser qu'au côté sensible des choses, de ne vivre intellectuellement que dans le cercle étroit des corps et de la nature, très disposé dès lors à accepter la *Weltanschauung* qu'on voudrait nous imposer au nom de la science moderne. Non moins que les programmes, les méthodes d'enseignement contribuent à ce résultat. Signalons ici l'emploi presque exclusif des procédés intuitifs, la grande importance attachée aux leçons de « choses », l'horreur de l'abstraction (et non pas, qu'on le note bien, du *langage abstrait*, dont on abuse plutôt), des causes finales et de la métaphysique. On ôte même aux langues leur portée naturellement spiritualiste, en les enseignant par ces procédés sommaires, d'allure concrète, qui combinent les expressions directement avec les choses, sans s'arrêter aux pensées, où se trouve le sens et par conséquent l'intelligence, qui est l'essentiel.

Et c'est ici même qu'est, à notre avis, la cause de l'infériorité des écoles *réales* par rapport à l'enseignement classique des collèges ; la formation qu'on y reçoit, précisément parce qu'elle est *réale*, n'est pas assez intellectuelle ; la préoccupation des choses extérieures détourne trop de celles de l'esprit. Pour n'avoir pas assez étudié la langue maternelle en elle-même, en y cherchant les idées, les lois de la pensée et le génie des écrivains, bien qu'on y ait consacré un bon nombre d'heures par semaine pendant sept à huit ans, on ne la possède pas à fond, on ne la parle et on ne l'écrit qu'avec peine et imparfaitement, le style reste lourd, et, pour peu qu'il faille exposer des questions abstraites, on est embarrassé, comme le fait remarquer la Commission de l'Ecole polytechnique fédérale dans son Mémoire relatif à l'éducation nationale, dont la *Liberté* a reproduit quelques passages. Qu'on ne s'étonne plus, dès lors, si les ingénieurs ainsi formés ne rencontrent pas dans la vie civile et dans leurs rapports avec les autorités toute la considération à laquelle ils auraient droit, vu leurs fonctions et leur savoir.

BIBLIOGRAPHIES

Cours de langue française, grammaire, vocabulaire et composition, premier livre, à l'usage du Degré moyen des écoles primaires de la Suisse romande, par Charles Vignier, avec la collaboration de U. Briod, L. Jayet et H. Sensine, chez Payot, Lausanne ; prix : 1 fr. 50.

Nous lisons dans la préface de l'ouvrage : « C'est le tome Ier du nouveau *Cours de langue française* que nous présentons aujourd'hui au corps enseignant et au public de la Suisse romande. En le compo-